

John
STEINBECK

Dépêches
du Vietnam



Les Belles Lettres • *Mémoires de Guerre*

« La politique est une simple continuation
de la guerre par d'autres moyens. »

*« Lire Sun Tzu est un émerveillement : ce traité ancien n'a jamais été révisé
et il est parfaitement applicable aujourd'hui, en particulier au Vietnam. »*

*« Je crois qu'il serait important pour tous les Américains de lire ce traité
[L'Art de la guerre de Sun Tzu]. Il pourrait leur apporter quelques lumières sur leurs
jugements erronés concernant cette guerre et sur la nature de l'ennemi
et de ses pratiques. »*

JOHN STEINBECK, Dépêche de février 1967 (non publiée à l'époque)

*« Je savais bien que le soldat tue, mais j'ignorais qu'il fût meurtrier.
On parle beaucoup de la guerre sans savoir qu'elle est nécessaire,
et que c'est nous qui la rendons telle. »*

JOSEPH DE MAISTRE, *Du Pape*

Dans *La 317^e Section* de Pierre Schoendoerffer, un supplétif vietnamien explique à un jeune lieutenant français, tout juste débarqué de Coëtquidan, comment le Viêt-Minh présente la situation après la chute de Diên Biên Phu. Il brise un œuf dans sa main, l'ouvre et dit : « Lui dire ... blanc foutre le camp ... jaune rester ... Lui dire comme ça. »

Le blanc des dépêches de John Steinbeck va foutre le camp, mais le jaune va rester. La preuve en est cette intuition qu'il note, un mois environ après son arrivée au Vietnam, le 14 janvier 1967 : « La célèbre phrase, ultime et inflexible, de Carl von Clausewitz est en train de mourir, sinon déjà morte. Il a dit, tu t'en souviens, "La guerre est une simple continuation de la politique par d'autres moyens." Cette phrase doit être maintenant amendée et c'est notre grand et seul espoir. "La politique est une simple continuation de la guerre par d'autres moyens". »

Cette intuition est jaune en ce sens qu'elle est incompréhensible, dans sa teneur profonde, sans une révision radicale de nos préjugés « blancs ». Et sans un dépassement de la position un peu hésitante de Steinbeck qui, au moment où il écrit cette phrase, pense qu'elle est un amendement de celle de Clausewitz, alors qu'elle en est, en réalité, le retournement. Il va falloir plusieurs mois à Steinbeck pour cerner véritablement ce qu'il a formulé et remonter vers sa source ancienne, colorée, lumineuse, au-delà de tout racisme irréfléchi. C'est le cœur de ce livre sur la guerre du Vietnam et c'est une expérience bouleversante pour Steinbeck qui ne publiera plus une seule ligne de son vivant après la parution de ces dépêches.

Que diable allait-il faire dans cette galère de la guerre du Vietnam ? John Steinbeck se le demande lui-même dès la quatrième ligne de sa première dépêche : « À l'âge de soixante-quatre ans, est-ce que ça n'a pas l'air idiot ? Et on dit qu'il n'y a pas plus idiot qu'un vieil idiot. » Mais ce Géronte se révèle immédiatement aussi fourbe et subtil que Scapin quand il écrit à la ligne suivante : « [...] quand je vois une partie de la jeunesse à cheveux longs manifester contre une vie qu'ils ont encore à vivre, je ne crois plus que nous, les vieux, ayons le monopole de l'idiotie. Ce qui ne nous rend pas moins idiots. Nous avons tout simplement plus de compagnie. » Ce départ pour le Vietnam est par conséquent l'occasion pour Steinbeck de fausser compagnie à cette Amérique vieillissante, où jeunes et vieux de plus en plus confondus se disputent le monopole de l'idiotie. Il va d'ailleurs adresser toutes ses dépêches à une femme, à une amie de longue date, à une morte, à une « Alicia » déjà de l'autre côté du miroir (Alicia Patterson, fondatrice de *Newsday*, le journal qui l'envoie là-bas), pour bien faire sentir que son propos n'est pas destiné à ses contemporains et suggérer peut-être que le sort de la guerre se décide dans ce haut parage matriarcal. Si Steinbeck part pour l'enfer, c'est parce que, dit-il, « je n'ai jamais eu beaucoup de sympathie pour le spectateur innocent. Si nécessaire, je préfère être un spectateur coupable. » Le projet, par nécessité, est pour ainsi dire dantesque et, peu avant son départ, Steinbeck fait savoir à sa Béatrice que « la seule façon dont j'ai jamais appris quoi que ce soit sur quoi que ce soit a consisté à le voir, l'entendre, le sentir et le toucher. » C'est encore et toujours la seule manière de traverser le spectacle et de rendre à l'action sensible son innocence.

Le 10 décembre 1966, Steinbeck entre dans Saïgon, armé d'une seule conviction : « [...] je crois que les poètes sont sans doute les meilleurs correspondants de guerre qui soient au monde. Ernie Pyle était un poète, Walt Whitman l'était aussi — et Homère également, bien sûr. » Conviction qui lui permet de noter, au bout de huit jours d'expérience sur le terrain, des choses comme : « Le temps s'étire et claque comme un élastique. » Ou encore : « C'est une guerre à sentir, sans ligne de front, sans arrière. Elle est partout comme un gaz léger, toujours présent. » Ou plus longuement : « [Ces pilotes d'hélicoptère] me rendent malade d'envie. Ils pilotent leurs appareils comme un homme monte un demi-sang bien entraîné. Ils serpentent au-dessus des lits des rivières, s'élèvent comme des hirondelles pour passer des arbres, tournent, basculent et

plongent comme des martinets dans la lumière du soir. J'observe leurs mains et leurs pieds sur les commandes, la délicatesse de la coordination me rappelle les mains sûres et apparemment lentes de Pablo Casals sur le violoncelle. [...] Désolé de cette bouffée extatique, Alicia, mais il fallait que je l'exprime ou que j'explose. »

Le temps plurimillénaire de l'Extrême-Orient peut vous claquer dans les doigts comme un élastique ; l'espace entier, sans front ni arrière, est constamment envahi par la guerre indirecte qui est un gaz léger à sentir, mortel à respirer ; la guerre comme technique virevolte désormais, oiseau de combat ou archet d'attaque, entre la nature et l'art. Et enfin la nécessité de le dire est une extase qui met à l'abri d'une explosion dévastatrice celui qui ose s'exprimer. Steinbeck, en quelques jours et quelques lignes, a déjà atteint la zone dangereuse, celle où la pensée extatique ne cherche pas, mais trie les sensations et trouve sa voie. Il s'agit dès lors de progresser en gardant en tête le conseil que lui avait donné, pendant la Deuxième guerre mondiale, le photographe Robert Capa : « “Ne bouge plus. S'ils ne t'ont pas descendu, c'est qu'ils ne t'ont pas vu.” Meilleur conseil jamais reçu. » Être invisible ou insaisissable. Ou bien avancer en donnant l'illusion de ne pas bouger, ce qu'un autre ami de Robert Capa appelait, en définissant son art d'écrire, la technique du canard : immobilité et calme apparents en surface, mouvements frénétiques des palmes sous l'eau.

Ce temps élastique qui finit par claquer, ce gaz léger à sentir qui donne accès à l'espace tout entier, ces hirondelles, ces martinets pilotés par des musiciens, voilà des images qui révèlent, chez Steinbeck, une intelligence sensible et une imitation consciente de l'imagination plutôt chinoise de l'adversaire. « Connaître votre ennemi et vous connaître vous-même ; au cours de cent batailles, vous ne serez jamais en péril, » peut-on lire en annexe d'une dépêche non datée. Ce principe très connu de *L'Art de la guerre*, Steinbeck l'adopte au moment où il confronte ses nouvelles sensations et impressions d'Asie à ce qu'il est supposé savoir de la stratégie américaine. Il écrit avec prudence : « À présent, dans le fantasme changeant qu'est cette guerre, nous avons découvert que l'individu, avec son jugement et son initiative, est non seulement précieux, mais essentiel. L'époque des grands bataillons est peut-être révolue. [...] Le soldat doit penser tout seul, exercer son jugement pour survivre et assez souvent prendre le commandement, quand les pertes subies l'imposent. » Changez quelques mots et vous aurez l'impression de lire une offre d'emploi pour cadres dans n'importe

quel hebdomadaire d'informations d'aujourd'hui. Le bonheur « total » est peut-être une idée révolue en Europe, mais la guerre subjective « intégrale » est un fantasme nouveau que l'Amérique teste en Asie. « Les techniques de la paix doivent être non seulement une continuation, mais une partie intégrante de la guerre, » annonce Steinbeck, sans mesurer encore les implications profondes de cet énoncé. À ce stade de sa réflexion, le conflit du Vietnam ne fait qu'exposer la projection occidentale d'un individualisme devenu rouage essentiel de la guerre, comme il l'était devenu de la politique au moment de la Terreur en France.

Cette « subjectivisation » de la guerre, Steinbeck voudrait croire qu'elle résulte d'un amendement au précepte « ultime et inflexible » de Clausewitz, selon lequel « la guerre est une simple continuation de la politique par d'autres moyens. » Amendement qui mettrait fin à un âge de la stratégie qui remonte à « l'époque des grands bataillons », à l'âge des guerres napoléoniennes. Steinbeck redresse Clausewitz qu'il croit mourant et le réécrit : « La politique est une simple continuation de la guerre par d'autres moyens. » Cependant, dès le paragraphe suivant, il évoque Sun Tzu pour la première fois : « [Il] a écrit *L'Art de la guerre*, il y a quelque 3000 ans, [et] dit cette chose à la fois sage et intemporelle : il y a trois objectifs militaires dans cet ordre d'importance décroissant — l'esprit, la terre et l'économie. Si on gagne l'esprit, les deux autres tomberont sans même combattre. » Comment comprendre le rapprochement diplomatique, au sein de la même dépêche, de ces époques concurrentes de la guerre occidentale et de cette sagesse militaire chinoise intemporelle ?

Amender Clausewitz en pensant que « c'est notre grand et seul espoir » sonne comme le slogan d'une scission au sein du parti de la guerre totale. La bombe atomique en portant la puissance de feu à des hauteurs paroxystiques a rendu le concept de guerre totale absurde. Steinbeck a raison de considérer la thèse de Clausewitz moribonde ou déjà morte : la dissuasion nucléaire n'opère même plus comme décision politique crédible* et la continuité, dans ces termes, de la politique et de la guerre ne peut dès lors s'arc-bouter que sur un scénario apocalyptique, mauvais film qui ne contente plus qu'un personnel politique médiocre, des faux prophètes, des terroristes manipulés et des services secrets

* À l'heure tardive où nous sommes, Barack Obama et son homologue iranien en discutent en riant aux éclats.

infiltrés, et les victimes innombrables des uns et des autres. Ces religions de fin d'empire pullulent.

À l'époque de la guerre du Vietnam, les partisans de la « guerre subjective intégrale » sont certes minoritaires, mais ils ont bien conscience de mener une action révolutionnaire contre la religion de la guerre totale. Steinbeck les décrit ainsi : « [...] le Développement Révolutionnaire, peu importe le nom qu'on lui donne, est le mur fluide qui peut faire fondre la pression impérialiste écrasante du nord et de l'ouest, appelée à tort communisme. » Le « Développement Révolutionnaire » combat donc, avec ce mur fluide qui semble emprunté à la technique de la guérilla de T. E. Lawrence, impérialistes de droite et impérialistes de gauche. Le communisme n'étant plus qu'un ours en carton-pâte ou un dragon de soie. Comme nous le savons, il existe aussi un impérialisme du centre qui porte, lui, le nom de tigre de papier. Le « Développement Révolutionnaire » le combat de l'intérieur : c'était une guerre secrète, commencée bien avant la guerre du Vietnam, qui apparaît à ce moment-là en plein jour. Steinbeck en sait sûrement plus long sur ces luttes internes qu'il ne l'écrit. Il ne faut pas oublier qu'il a été un agent de l'OSS pendant la Deuxième guerre mondiale, mais n'a jamais pu, en dépit de ses demandes répétées, se faire admettre dans les rangs de l'armée*.

Quelle étrange logique préside à ce fantasme qu'est devenue la guerre pour les Américains au Vietnam ? Étrange logique qui pousse à Steinbeck à rapprocher spontanément, ou peut-être délibérément, Clausewitz de Sun Tzu. Il écrit encore : « C'est une guerre de mouvement, avec des avancées et des retraites, impliquant un sens de l'esquive et de la feinte comme chez un grand boxeur. Si on y réfléchit, c'est le tout premier genre de guerre qu'aient jamais connu les Américains. Nous l'avons appris des Indiens et nous nous en sommes servis avec succès pour conquérir notre indépendance. Il serait bien étrange que nous ne puissions pas réapprendre ce que tout pionnier savait autrefois. » Les Vietnamiens, ces Peaux-Rouges en plus jaunes, vont-ils réapprendre aux Américains à reconquérir leur indépendance face à leurs propres menées impérialistes ? La guerre de l'Indépendance américaine a commencé par une

* Thomas Barden, l'éditeur de ces dépêches de Steinbeck, fournit sur ce point des renseignements précieux dans sa belle introduction et un commentaire subtil dans son excellent « Épilogue. »

guerre contre l'impérialisme britannique et s'est achevée par une politique d'extermination des Indiens.

La phrase de Clausewitz, pointe ultime et inflexible de la stratégie impériale, une fois amendée par Steinbeck, devient ainsi : la politique d'extermination est la continuation de la guerre impérialiste par d'autres moyens. C'est ce qu'il faut bien appeler un phénomène d'inconscient à ciel ouvert, sans le moindre refoulement. Ce n'est pas tout à fait gratuit, mais cela présente l'avantage de ne pouvoir faire l'objet d'aucune transaction et d'aucun transfert. Le sujet qui en fait l'expérience est contraint de se transformer radicalement. Steinbeck va le faire en comprenant de mieux en mieux Sun Tzu, ses intérêts s'orientant progressivement vers la source au-delà du Vietnam, vers la Chine. « Lire Sun Tzu est un émerveillement : ce traité ancien n'a jamais été révisé et il est parfaitement applicable aujourd'hui, en particulier au Vietnam. » Le haut commandement américain, Westmoreland en tête, n'était pas du tout émerveillé par Sun Tzu, mais pensait qu'il était *partiellement* utile pour comprendre l'ennemi et en avait fait distribuer de brefs extraits aux officiers. Or l'émerveillement ouvre ce qui est fermé.

La politique d'extermination provient de cette subjectivisation graduelle de la guerre, de cette projection de l'individualisme dans la stratégie occidentale. Le renoncement, plus ou moins lucide, plus ou moins forcé, des nations à des objectifs impériaux, sous la pression non pas d'un mur fluide, mais de guerres mondiales successives, y conduit. On pourrait apprécier toute l'histoire militaire du XX^e siècle à la mesure du dosage plus ou moins explosif d'impérialisme et d'extermination. Hiroshima, de ce point de vue, est l'aube blafarde d'une ère sans mélange. Nous nous y éveillons à peine. L'Amérique, dans ce contexte, avait une certaine avance, en ce sens qu'elle avait été exterminatrice avant d'être impérialiste. En disant vouloir amender Clausewitz, Steinbeck n'interroge jamais le concept occidental de la guerre. Il ne fait que permuter des catégories qui n'opéraient déjà plus dans l'ordre qu'avait pensé le stratège allemand. Si l'expansion de l'individualisme moderne s'accompagne nécessairement d'un déclin du politique au sens impérial que lui donnait Clausewitz, l'introduction de ce même individualisme dans la guerre a deux conséquences notables et contraires : l'organisation militaire repose entièrement sur la prise en considération de l'individu, chose jamais imaginée auparavant ; l'individu devient la cible par excellence. Que s'est-il passé de Clausewitz inflexible à Clausewitz

amendé ? La guerre est devenue anthropocentrique*, paradoxalement, à mesure que le Mal se *désincarnait* et déployait son œuvre qui est entièrement spirituelle. La guerre est même aujourd'hui, avec la propagation du terrorisme, un département de l'anthropométrie judiciaire. La guerre, « partout comme un gaz léger, toujours présent, » dit Steinbeck, qui ne cesse de s'étonner d'attirer sur lui, partout où il va, le feu ennemi et s'insurge contre le fait que les soldats américains sont traités de meurtriers dans la presse américaine. Joseph de Maistre, à travers les siècles et les continents, réplique infailliblement : « Je savais bien que le soldat *tue*, mais j'ignorais qu'il fût *meurtrier*. On parle beaucoup de la guerre sans savoir qu'elle est nécessaire, et que c'est nous qui la rendons telle. » Nous, inhumains trop humains.

Lorsque Steinbeck s'émerveille à la lecture de Sun Tzu, quelque chose s'ouvre et vient inmanquablement s'inscrire dans la première mention qu'il en fait, le 14 janvier 1967 : « [...] il y a trois objectifs militaires dans cet ordre d'importance décroissant — l'esprit, la terre et l'économie. Si on gagne l'esprit, les deux autres tomberont sans même combattre. » Si, en évitant de bavarder sans raison, on suit l'esprit, la guerre n'est pas nécessaire et c'est l'esprit qui, en combattant, la rend telle. Non nécessaire. Au-delà du bien et du mal. Voilà ce que répond Sun Tzu à Joseph de Maistre, qui n'a pas besoin de se faire traduire la dépêche puisqu'il sait que la guerre est divine, spirituelle, « continuation de la nature par d'autres moyens* », et que c'est nous qui, dans notre ignorance, la rendons funestement nécessaire. C'est la merveille inattendue que découvre John Steinbeck au Vietnam. Dans la dépêche enthousiaste qu'il écrit pour en faire part à Alicia, on lit : « Tu verras qu'il est peu question d'éthique, de bien ou de mal — de quoi que ce soit en fait, en dehors de l'obligation de vaincre. » On ne s'étonnera qu'à moitié du fait que cette dépêche consacrée à *L'Art de la guerre* n'a pas été publiée par *Newsday*, en dépit de l'insistance de Steinbeck : « Je crois qu'il serait important pour tous les Américains de lire ce traité. Il pourrait leur apporter quelques lumières sur leurs jugements erronés concernant cette guerre et sur la nature de l'ennemi et de ses pratiques. »

* « [...] l'humanisme anthropocentrique mérite le nom d'humanisme inhumain, » a écrit Jacques Maritain dans une formule savamment contradictoire.

* Formule « en avant » de Philippe Sollers dans la conclusion de *Guerres secrètes*, Carnets Nord 2007.

Le 31 août 1967, de retour aux États-Unis, Steinbeck écrit à son agent littéraire, Elizabeth Otis : « [...] nous ne gagnerons pas. Dans des directions multiples, nous sommes battus par des techniques et des attitudes plus efficaces que les nôtres. Nous n'avons pas le choix dans ce domaine ... »

Entre-temps, Steinbeck a préféré s'engager, seul, dans un combat moins douteux. Il se dit « prêt à devenir, au pied levé, un expert de la Chine au second degré. » Puisque la République populaire de Chine ne veut pas lui accorder de visa. Sa chronique du 13 mai 1967 consacrée à la Chine est d'une intelligence et d'une drôlerie inégalées dans les autres dépêches. Elle s'achève sur ses mots :

« Mais la question demeure de savoir ce que nous devrions faire. Et, encore une fois, je vais prendre un risque en essayant d'affûter un peu mon propos. Nous devrions attendre la fin, tout comme nous attendons que nos enfants aient fini de découvrir le sexe et les gros mots. Mais pendant que nous attendons, nous devrions avoir des échanges avec la Chine dans les limites de nos capacités. Nous devrions leur vendre nos trucs, marchander avec eux les prix et non les idéologies — plus il y aura de commerce et mieux ce sera, plus nous serons associés aux Chinois et mieux ce sera.

[...]

Nous ne devrions pas donner, mais vendre et acheter ; et, au cours de ce processus, nous devrions perdre un peu la face — nous en avons à revendre. Tu sais aussi bien que moi, Alicia, que les gens qui doivent sauver la face sont ceux qui ne sont pas sûrs d'en avoir une. Alors perdons un peu la face dans l'intérêt de l'avenir. La Chine va être la Chine pendant longtemps — pas Mao — mais la Chine. Je pense que la restriction des échanges commerciaux avec n'importe quel pays du monde est une idiotie et que c'est autodestructeur. Peux-tu suggérer le nom de quelqu'un dans notre système de pouvoir qui serait susceptible d'écouter la musique inaltérable de l'histoire ? »

Beaucoup de monde était aux écoutes à l'époque, mais personne n'a rien entendu.

Voici maintenant le texte que m'a envoyé hier un écrivain chinois, qui a tenu à rester anonyme :

« Mais la question demeure de savoir ce que nous devrions faire. Et, encore une fois, je vais prendre un risque en essayant d'affûter un peu mon propos. Nous devrions attendre la fin, tout comme nous attendons que nos

enfants aient fini de découvrir le sexe et les gros mots. Mais pendant que nous attendons, nous devrions avoir des échanges avec l'Amérique dans les limites de nos capacités. Nous devrions leur vendre nos trucs, marchander avec eux les prix et non les idéologies — plus il y aura de commerce et mieux ce sera, plus nous serons associés aux Américains et mieux ce sera.

[...]

Nous ne devrions pas donner, mais vendre et acheter ; et, au cours de ce processus, nous devrions perdre un peu la face — nous en avons à revendre. Tu sais aussi bien que moi, que les gens qui doivent sauver la face sont ceux qui ne sont pas sûrs d'en avoir une. Alors perdons un peu la face dans l'intérêt de l'avenir. L'Amérique va être l'Amérique pendant longtemps — pas Obama, pas Hillary — mais l'Amérique. Je pense que la restriction des échanges commerciaux avec n'importe quel pays du monde est une idiotie et que c'est autodestructeur. Peux-tu suggérer le nom de quelqu'un dans notre système de pouvoir qui serait susceptible d'écouter la musique inaltérable de l'histoire ? »

Le nom de quelqu'un ? Un seul ? Mais cent noms se sont déjà épanouis, que cent mille rivalisent.

John Steinbeck, rare survivant américain de la guerre du Vietnam, s'est illustré notamment au cours de l'opération « Musique inaltérable de l'histoire », menée seul en territoire hostile pour décrypter le code secret de l'ennemi qui lui a sauvé la vie. *In extremis*. Dernier message envoyé de Tokyo le 20 mai 1967 et pas encore réellement déchiffré : « [...] l'imagination va être attirée vers l'Ouest comme toujours et le nouvel Ouest, c'est l'Asie. [...] L'Est est devenu l'Ouest. [...] L'Orient est devenu l'Occident. »

PIERRE GUGLIELMINA

Formentera, octobre 2013